

tillerie, la masse accrue des armées qui manœuvrent à l'échelle du territoire, la nécessité absolue du ravitaillement et le contrôle du chemin de fer tout récent.

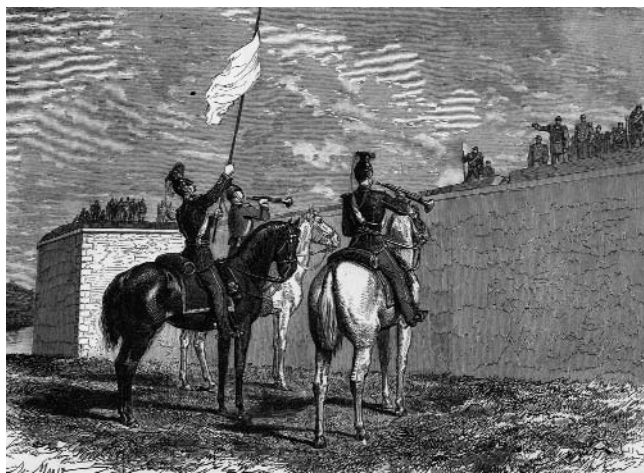
Toul, place de seconde ligne, réunit une partie des réserves de l'armée et, lors du retrait de la 5^e armée vers la Marne, on y laissa une garnison de 2600 hommes composée de conscrits du 63^e de ligne, 30 gendarmes et 200 hommes d'expérience. Le commandant Huck, ancien chef d'escadron de cuirassiers, vint prendre le commandement de la place et de ces jeunes soldats. L'officier du génie qui devait y organiser la résistance n'y arriverait que la veille de l'apparition de l'ennemi.

L'attaque brusquée du 16 août

Les Prussiens, connaissant aussi bien que les Français l'état vieillissant de la place, étaient pressés de s'emparer de la ligne du chemin de fer et, dès le 14 août, un parlementaire allemand, le capitaine Von Trotha sommait la place de se rendre. Le 16 à 11 heures, après deux nouvelles sommations sans réponse, l'artillerie prussienne du 4^e corps recevait l'ordre de la 2^e armée d'ouvrir le feu. Un tir nourri se porta sur la porte de Metz et les quartiers alentour à partir de batteries placées à mi-pente du Saint-Michel et à Dommartin. On ne tarde pas à s'apercevoir que le tir est inefficace, les remparts sont masqués par les arbres. Peu après, la brigade de uhlans bavarois place une batterie à Dommartin et ouvre le feu sur la place à 900 m. Peu de réactions ! En même temps, l'infanterie, progressant à couvert des haies engageait un combat de mousqueterie avec la garnison portée au rempart et parvint à amener une pièce à 70 mètres de la porte de France. Ce groupe dut se replier après avoir tiré 8 coups. Les 955 obus allemands allumèrent, ce jour-là, des incendies : on réussit à en étouffer 22, mais un magasin à fourrages et l'hôtel du receveur des finances furent entièrement détruits ; la cathédrale reçut des projectiles, ainsi que l'hôpital.

Après cinq heures de combats, la résistance de la défense amena les assaillants à réviser leurs prétentions. L'artillerie avait répondu vigoureusement aux pièces prussiennes et, dans les rangs des assaillants, 50 tués et 150 blessés furent dénombrés. Des ambulances prussiennes furent établies aux environs de Toul et jusqu'à Nancy pour recueillir les blessés. Un parle-

mentaire demanda même d'accueillir dix-sept blessés intransportables à l'hôpital de la ville. La place avait 8 tués et 16 blessés.



Les parlementaires allemands devant les murs de la ville

Les Prussiens attendaient de la place une résistance symbolique et la confiance était si grande que le lendemain du combat, le 17 août, à sept heures du matin, on vit arriver à la porte de Moselle un cavalier ennemi qui tenait un cheval à la main ; on le laissa s'approcher, le pont-levis s'abaissa pour le faire entrer et se referma sur lui. C'était l'ordonnance d'un officier qui arrivait de Nancy et qui lui avait donné rendez-vous à Toul. Il croyait la ville prise, y entra en vainqueur, et, à son grand étonnement, s'y trouva prisonnier.

En résistant, Toul retardait la marche des troupes allemandes vers l'intérieur de la France et empêchait l'utilisation de la voie ferrée, les contraignant à de longs détours par des chemins difficiles. Les vivres et les munitions ne pouvaient être acheminés rapidement ; il importait aux généraux allemands de supprimer cet obstacle. Le temps pressait : la force ayant échoué, ils essayaient la négociation. Le 18 août, un parlementaire demanda le libre passage des troupes prussiennes sous les murs de la ville et promit, en échange, qu'elles s'abstiendraient de tout acte d'hostilité. Cet acte eût épargné la ville mais le commandant ne pouvait y répondre que par la négative. Un convoi ennemi tentant le passage de nuit fut reçu à coups de canon et une voiture de vivres tomba aux mains des défenseurs.

À dater de cette époque commence le blocus de la place et, à la distance de 2000 mètres du rempart, des postes de 30 ou de 40 hommes se relient entre eux par de nombreuses patrouilles et se relèvent. Les villages de Fontenoy, Bruley, Pagney, Écrouves, Chaudeney et Gye sont occupés. Les habitants de Toul sont isolés, sans espoir d'être secourus, et sont intimidés.

Le bombardement du 23 août

La 3^e armée allemande prescrit au 6^e corps, de passage à proximité, de bombarder la place par l'artillerie de ce corps. Six batteries s'installent sur les hauteurs de Chaudeney et deux batteries sur les pentes du Saint-Michel. Le feu est ouvert à 9 heures 45, s'interrompt à midi, puis reprend de 16 heures à 18 heures 30. On avait tiré 1955 coups de canons et sommé la place de se rendre. Sans résultat, la nouvelle tentative ayant échoué, l'artillerie prussienne alla rejoindre son corps d'armée.



Canon de 24 rayé de place
Bitche (photo Ji-elle)

Le bombardement du 10 septembre

Une nouvelle étape s'engagea avec l'arrivée des pièces de siège saisies à Marsal le 7 septembre. Derrière le mont Saint-Michel, de nombreuses détonations retentirent et laissèrent croire, dans la place, à l'arrivée d'un corps français ; c'étaient en réalité des tirs d'essais pour juger de la portée des canons. Le gouverneur prussien de Nancy arriva spécialement pour assister au bombardement qui dura de 7 heures de matin jusqu'à 22 heures. La ville essuya 1546 tirs. Le bombardement alluma quelques incendies ; les fortifications étaient intactes. L'officier se retira vers le soir,

après avoir vainement attendu l'apparition du drapeau blanc sur la tour de la cathédrale.

L'attaque régulière du 13 au 23 septembre

Le 8 septembre, le grand quartier général charge la 17^e division d'assiéger la place. Le 12, on y effectue des missions de reconnaissance et il fut convenu qu'on y mènerait une attaque régulière, c'est-à-dire sans bombardement. Le point d'attaque choisi fut le bastion 40 dont l'escarpe était vue depuis la Justice. On devait battre l'artillerie de la place puis tirer en brèche, et enfin bombarder la ville. La première parallèle devait être ouverte à 550 m de la ville.

Le corps de siège arriva le 12 septembre et comprenait 13 bataillons, 12 escadrons, 9 batteries de campagne, 2 compagnies de pionniers, 5 compagnies d'artillerie de place et, le 13, la place était étroitement investie. En tout, 53 pièces d'artillerie établies à l'ouest de la place ouvrent le feu sporadiquement du 14 au 18 septembre, journée où furent tirés, tout de même, 600 coups.

Le 23 au matin, les batteries de siège ouvrirent le feu à 6 heures du matin. Elles croisaient leurs feux sur les remparts et sur les maisons, incendièrent en partie les faubourgs de Saint-Mansuy et de Saint-Evre, brûlèrent les habitations éparses au milieu des jardins. En quelques heures, la demi-lune qui couvre la porte de France recevait des milliers de projectiles ; un obus y brisait les chaînes du pont-levis et faisait tomber le tablier. L'artillerie de la place, écrasée par des feux convergents et plongeants auxquels elle ne pouvait répondre, subissait des pertes ; 30 artilleurs tombaient autour des pièces, grièvement ou mortellement atteints. Toute résistance paraissait désormais impossible ; prolonger la lutte, c'était condamner la ville à une ruine certaine. À 15 heures le drapeau blanc fut hissé.

La ville avait résisté à sept sommations, subi quatre bombardements et forcé l'ennemi à déployer sous ses murs 15 000 combattants. 18 immeubles furent complètement détruits ; presque toutes les maisons de la ville portaient la trace des bombes mais la cité avait gardé la route de Paris et retardé de plusieurs jours la marche des convois prussiens.

La conclusion du siège de Toul, comme des autres sièges, conduit à repenser la défense bien en avant des villes afin de soustraire le centre aux effets du bombardement. Les effets psychologiques sur la population et les défenseurs pris à partie de toutes parts contribuent à l'affaiblissement rapide de la place. Cependant, malgré des destins plus ou moins longs, les places fortes avaient su se défendre et obliger leur siège en règle, contraignant les armées prussiennes à laisser une partie de leurs troupes sur place et à d'énormes détours pour assurer le ravitaillement de leurs premières lignes. La fortification n'était pas morte ; elle devait s'adapter.



1872 : Toul nouvelle place de guerre

C'est dans ces conditions que le comité de défense, créé par Thiers en 1872, fut amené à repenser les défenses de la France et, sous l'impulsion de son secrétaire, le général Séré de Rivières, un nouveau système fortifié vit le jour.

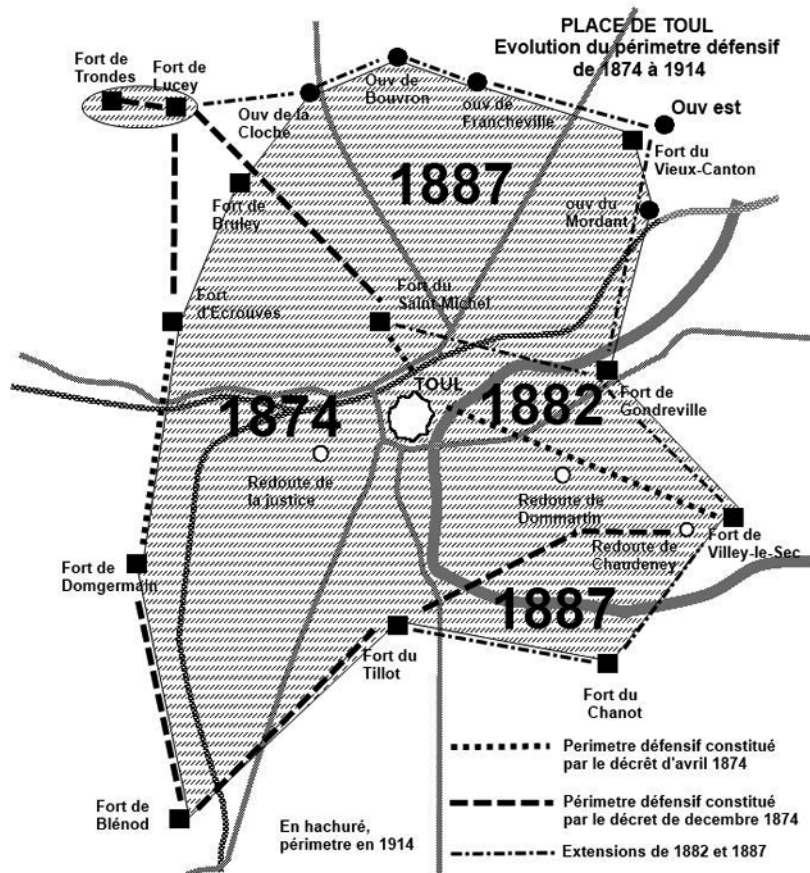
Sa mission n'était pas de former une muraille étanche contre toute nouvelle invasion, mais plutôt de donner un avantage tactique à l'armée française. L'objectif était de couvrir la mobilisation, de régler les débouchés d'invasion et de protéger les manœuvres des armées de campagne. En cas de revers, il fallait maîtriser les voies ferrées, indispensables aux armées d'invasion ennemies. De la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée, les rideaux défensifs vont remplir ces missions en s'appuyant au plus près du relief, surtout dans le contexte de l'annexion de l'Alsace-Moselle par les Allemands et du déséquilibre des effectifs entre les

deux nations. En Lorraine, le relief naturel des Hauts de Meuse de Verdun à Toul et de la Haute-Moselle d'Epinal à Belfort est renforcé par des ouvrages régulièrement disposés. À chaque extrémité de ces rideaux ainsi constitués, les places fortes contrôlent le nœud de communication, l'axe de passage.

Par contre, on ménage de toute construction la trouée de Charmes, espace restreint de plaine où la différence numérique ne pourrait s'exprimer et surtout bordée par les places de Toul et Epinal. À l'abri de ces rideaux, les armées françaises pouvaient manœuvrer en toute sécurité et contre-attaquer le flanc des armées d'invasion. C'est dans cet esprit novateur que Séré de Rivières conçoit l'un des plus grands systèmes défensifs que la France ait développé au cours de son histoire.

Lorsque les Allemands libèrent la région en septembre 1873, la première tâche est de remettre en état de défense la place, sans attendre la construction des nouveaux forts, et d'occuper rapidement les positions qui avaient été utilisées par les Prussiens. Alors que l'enceinte de la ville semblait condamnée, elle est réparée car elle constitue encore un point d'appui acceptable sous réserve de prendre quelques précautions. L'artillerie doit être tenue à bonne distance de la ville et on occupe les hauteurs dominant la ville par des redoutes provisoires, protégeant des batteries d'artillerie. Ainsi, dès 1875, les redoutes de la Justice, de Dommartin, de Chaudeney, de Gondreville et du Tillot sont organisées devant la menace d'une nouvelle guerre.

Parallèlement, les positions des nouveaux forts sont arrêtées définitivement lors des opérations de reconnaissance réalisées de février à mai 1874. La déclaration d'utilité publique du 16 avril prescrit la construction des ouvrages de Villey-le-Sec, d'Ecrouves, Domgermain, et du Saint-Michel. Les travaux dureront quatre ans. Généralement, les forts sont armés avant même d'être terminés. Construits selon les préceptes de l'instruction de mai 1874, ces ouvrages possèdent une forme polygonale, sont délimités par des fossés, eux-mêmes défendus par des caponnières. L'intérieur est constitué de batteries d'artillerie à ciel ouvert et de casernements maçonnés, d'une poudrière et de magasins divers. Enfin l'ensemble est recouvert de terre.



Cependant les positions particulières de Villé-le-Sec et du Saint-Michel avaient conduit à construire un type de fort particulier dit “ à enveloppe ”, constitué d’une enceinte protégeant des batteries indépendantes et d’un réduit. Ce sont de vastes ensembles à 80 pièces d’artillerie, piliers de la nouvelle place forte et formant, avec l’enceinte de ville, un barrage puissant, obturant ainsi le passage des boucles de la Moselle au sud de la plaine de Woëvre. À l’opposé de la ville, les forts d’Ecrouves et de Domgermain verrouillent le seuil de Foug qu’ils prennent en enfilade.

Afin d’empêcher le contournement de la place et d’assurer la continuité du rideau défensif des Hauts de Meuse, le plateau de Lucey est organisé avec un réduit, le fort de Lucey, et une batterie, le futur fort de Trondes, tous deux liés par une enveloppe en périphérie de plateau. On transforme, en 1876, la redoute du Tillot en fort, au sud, et on construit, à partir de 1879, le fort de Blénod pour empêcher le contournement de la place par le sud. Enfin, en 1883, le fort de Gondreville est mis en chantier pour protéger la route

de Nancy et conforter le périmètre défensif qui passe très près de la ville.

En moins de 10 ans, une nouvelle enceinte aura été construite autour de Toul et ce nouveau rempart, loin de reléguer l’ancienne enceinte au rang de musée, va être la coque d’une structure militaire très organisée : la place forte. En son centre, l’enceinte Vauban est transformée en fort à l’échelle de la ville, appelé le noyau central. C’est le cœur logistique et administratif de la place. À sa tête, le gouverneur constitue la plus haute instance, placé sous l’autorité directe du président du Conseil. C’est un vaste ensemble de casernes, de magasins, d’arsenaux, abritant plus de 680 pièces d’artillerie et 42 000 hommes de troupes dont 12 000 sont affectés à la défense de la forteresse en 1914.

Cette époque marque le point maximal du développement des fortifications et la ville présente deux enceintes, l’une construite par Vauban et modernisée, l’autre construite sous Séré de Rivières et modernisée également. C’est cet ensemble exceptionnel qui nous

est parvenu partiellement aujourd'hui et dont on ne mesure pas toujours la portée historique. Toul présente toute l'évolution de la fortification sur deux siècles, de la fortification bastionnée au tracé polygonal simplifié et, parallèlement, de l'apparition des ensembles casematés à la généralisation des batteries cuirassées et des

formes modernes bétonnées. Nul endroit au monde n'offre une telle diversité d'ouvrages et surtout une chronologie ininterrompue du bastion Vauban au fort bétonné de 1914. Cette histoire militaire moderne commence en 1697.



*Plan relief de Toul, 1846-1861,
Laboratoire CRAI École d'Architecture Nancy (Paris, Musée des plans-reliefs)*

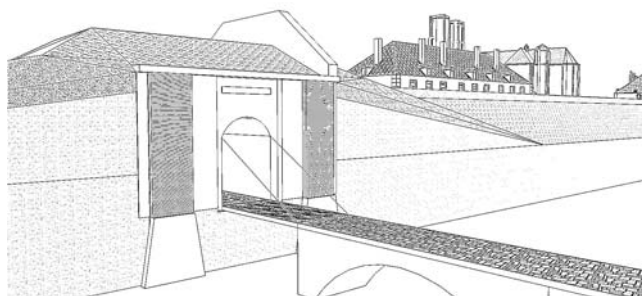
Toul et Vauban

1697 donne à Toul une nouvelle valeur stratégique, conséquence du traité de Ryswick. Les villes en rive droite du Rhin sont restituées à l'empire germanique et la Lorraine rendue à son duc. Tout le système défensif doit être repensé et, devant l'impossibilité d'inclure Nancy dans le territoire français, on décide de donner à Toul le statut de place de troisième ligne.

Vauban conçoit, en 1698, une enceinte neuve de neuf fronts et percée de trois portes. Elle forme un polygone presque régulier de 3 km. de développement et de 900 m. de diamètre. Les travaux débutent en 1699-1700 et on note qu'en 1712, les escarpes sont revêtues. Mais les fortifications ne seront jamais achevées, les contrescarpes et les demi-lunes seront ajournées pour des raisons budgétaires. Une demi-lune sera cependant construite en 1725 pour couvrir l'entrée de l'Ingressin. De même, la question de la construction

d'une citadelle ne fut jamais d'actualité, dans une ville déjà largement acquise à la France et au budget parcimonieux.

La Porte Moselle avant 1870



L'édification de la nouvelle enceinte avait permis d'étendre considérablement le périmètre défensif au sud et à l'ouest de la ville. Un nouveau quartier vit le jour autour d'une grande place (dite Dauphine,



Sortie de la ville par la Porte Moselle avant 1870

actuelle place de la République) et des espaces conséquents pour la construction de casernes et de différents magasins. Cependant, l'édification des bâtiments sera lente et, à cette époque, la garnison est hébergée par la population qui n'apprécie pas toujours la cohabitation. Il faudra même l'intervention de l'évêque pour accélérer parfois les travaux.

Ces derniers peuvent se scinder en deux époques : une continuation du projet de Vauban, de 1720 à la fin de l'Ancien Régime, et une mise à niveau de la place de 1830 à 1850, époque à laquelle on intègre les derniers perfectionnements en la matière.

Dans toute place forte, on trouve des infrastructures qui permettent à la vie de la garnison, d'assurer la maintenance et l'approvisionnement de l'artillerie. Toul n'échappe pas à la règle. Un espace militaire va s'articuler au sud de la ville, séparé de cette dernière par un canal formé par une dérivation des eaux de la Moselle. Ce canal entre dans la cité par une porte com-

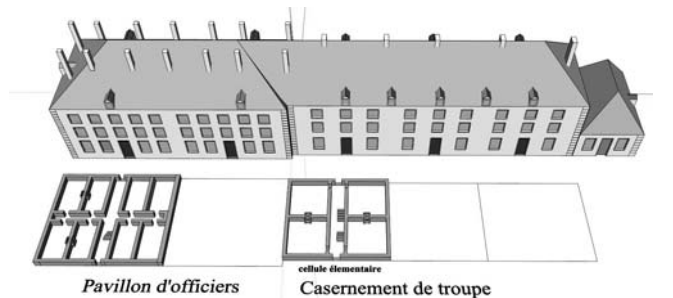


posée d'un petit bâtiment sobre contenant le mécanisme de manœuvre d'une grille. Il traverse le rempart et la ville parallèlement au front Moselle, formant ainsi un parvis. À l'opposé, un bâtiment identique à celui de

l'entrée forme la " sortie des eaux ". Cette gestion des cours d'eau est particulièrement développée dans la ville. Tous les fossés sont inondables et sont munis de cunettes de 3 m. de large ; des batardeaux ou barrages permettent des inondations défensives. Ce système est alimenté également par l'Ingressin qui traverse la ville en souterrain.

Les premières casernes sortent de terre de part et d'autre de la porte Moselle. Il s'agit d'une caserne d'infanterie (90 m. de long pour 16 m. de large) en 1721 appelée, par la suite, Gouvion Saint-Cyr, suivie d'une caserne de cavalerie (55 m. de long pour 14 m. de large) en 1737, appelée du Châtelet plus tard. Elles sont organisées suivant l'ordonnance de Vauban. Chaque bâtiment est composé de cellules élémentaires correspondant, en principe, au logement d'une compagnie. Cette cellule est indépendante des voisines et constituée d'une cage d'escalier, encadrée à chaque niveau de deux chambres de troupe. La caserne est coupée en deux par le mur de refend longitudinal et les deux parties ne communiquent pas. Chaque chambre comporte quatre lits à trois places et une cheminée servant au chauffage et à la cuisine de chacun. Il n'y a pas de réfectoire ni de cuisine. Il n'y a pas non plus de locaux pour les toilettes. Ces dernières étaient aménagées sur les berges du canal dans des petites cabanes.

Cette cellule élémentaire était constituée de trois niveaux, plus les combles, ce qui donne une capacité de 144 hommes. Pour la cavalerie, le rez-de-chaussée abritait les écuries et les étages les cavaliers. De ce fait la capacité par cellule était de 96 hommes. Un pavillon d'officier se trouve accolé à l'une des extrémités, celui du Châtelet sera détruit en 1819. Sa conception est différente de celui des hommes de troupe car une cage d'escalier dessert toute la largeur du bâtiment et un couloir central en parcourt toute la longueur. La distribution permet de dégager quatre groupes de deux



La distribution, à la Vauban, des pièces (Caserne Gouvion-Saint-Cyr)

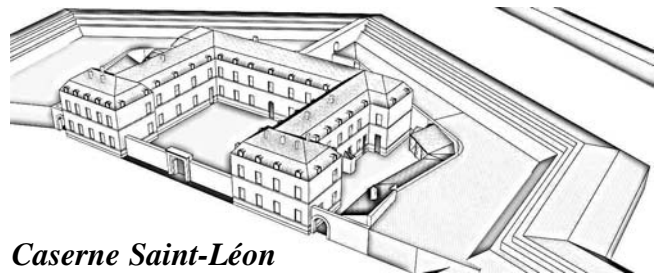
chambres et un groupe est affecté à un seul officier. Les valets étaient logés dans les combles.

Un second quartier de cavalerie voit le jour entre 1784 et 1788, c'est l'imposante caserne de Rigny (155 m. de long pour 15 m. de large) construite dans le prolongement de la caserne du Châtelet. Un fronton imposant et sculpté marquait la façade principale de l'ouvrage. Les écuries, au rez-de-chaussée, présentent des dimensions de 8,4 m. de large pour 17,3 m. de profondeur. Aux étages, les chambres ont 8,4 m. de côté.

Parallèlement, on réalise des infrastructures pour l'entretien des chevaux et les exercices. La ville cède en 1775, à l'usage de la garnison, les bâtiments qui deviennent les écuries du Manège (construites en 1730). De même, on construit, en 1778, un parc à fourrage dans le prolongement de la caserne Gouvion-Saint-Cyr en direction des écuries. En 1765 et 1770, on construit un manège découvert pour la cavalerie.

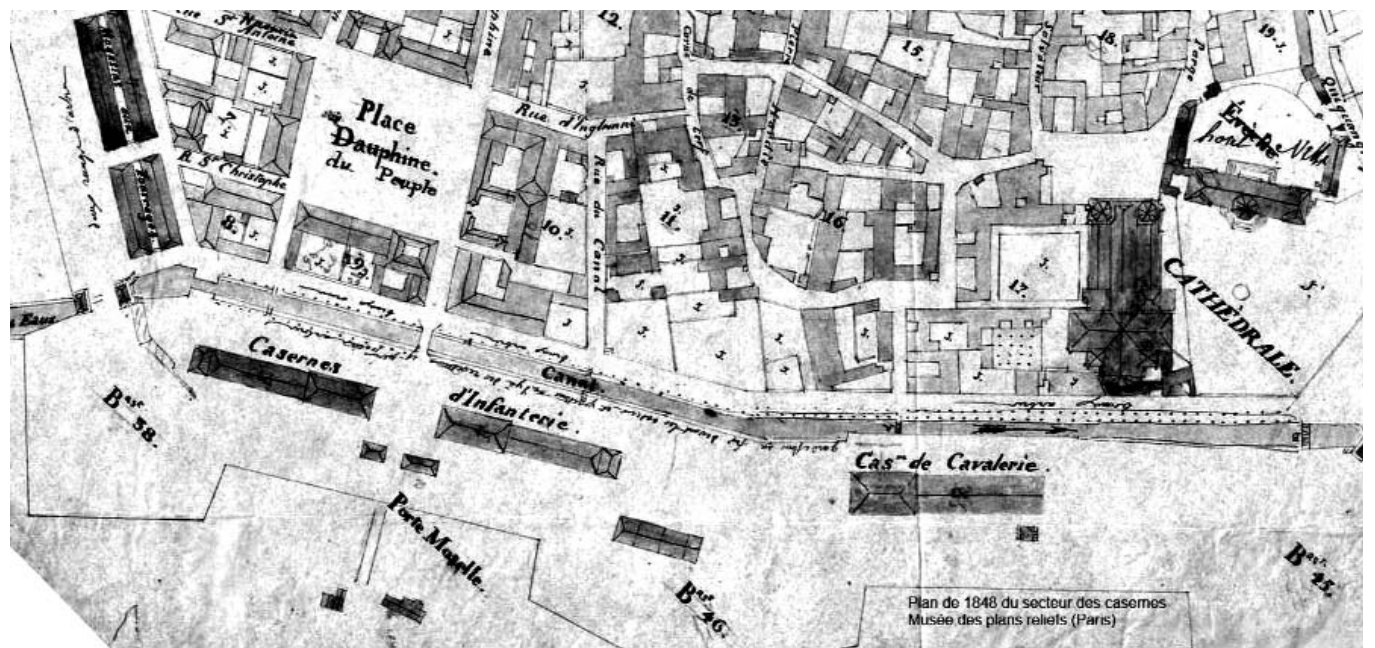
Dans toute place, des efforts importants étaient consentis à l'édification d'un hôpital militaire. On le construit à Toul, à partir de 1773, dans le bastion 42 à l'écart de la troupe et à proximité de l'entrée de l'Ingressin et dans la ville pour bénéficier d'une eau propre. Comme tous les autres hôpitaux de l'époque, il fut établi sur la base d'un malade pour 25 hommes de garnison. Il est organisé autour d'une cour centrale et abrite de grandes salles avec lits individuels. Il com-

porte toute l'infrastructure nécessaire à son fonctionnement de façon indépendante : boulangerie, cuisine, tisanerie, buanderie et même des toilettes en intérieur. De conception plus moderne, son fonctionnement était malheureusement attribué à l'entreprise la moins disante, et de ce fait cela lui fut très préjudiciable. Ceci explique qu'il fut transformé en caserne (Teulié) après la Révolution et les malades versés à l'hôpital civil de la ville, devenu un établissement mixte.



Caserne Saint-Léon

Dans une place forte, un arsenal permet de stocker d'entretenir le matériel et l'armement, mais également de gérer le stock de boulets. La poudre noire est stockée dans un bâtiment spécial : le magasin à poudre. À Toul, les économies budgétaires ne permettent pas la construction d'un magasin à poudre neuf alors que celui-ci avait été prévu ; on se contente de réutiliser un élément du rempart féodal, la tour de Bourgogne dans le bastion 43 qui possède un souterrain approprié.



De la Révolution jusqu'en 1830, la garnison évoluera peu ; un nouvel effort sera consenti pour réparer les murs suite aux dégâts du siège de 1814 et les défenses seront mises à niveau. Le rempart est amélioré et les bastions réorganisés. On y construit des traverses avec des passages voûtés pour éviter les tirs d'enfilade. Mais surtout on va construire trois nouvelles casernes et organiser le passage du canal de la Marne-au-Rhin.

En 1832, on construit une caserne voûtée à l'épreuve de la bombe à deux niveaux dans le bastion 38 pour répondre aux nouvelles normes de protection. Elle est composée de six travées de 6,2 par 17 m. ; l'une des culées possède trois compartiments, l'autre est noyée dans le massif du rempart. L'étage est porté par un plancher, les escaliers sont en fond de cage et les chambres communiquent le long de la façade. Enfin les terres sont placées à demeure sur les voûtes et surmontées d'un toit.

En 1842, le corps du Génie construit, dans différentes places, une caserne modèle " dite 1843 " et Toul en recevra un exemplaire dans le bastion 45. Si ces casernements sont relativement semblables, on y trouve cependant des différences de construction significatives. La première est du type 1820 avec un étage sur plancher et une voûte en toiture en plein cintre. La seconde est issue du programme de 1842 lancée par le gouvernement et représentante des préconisations du Comité des fortifications : sur une travée unique de 6,5 m., un étage est formé par une voûte surbaissée. La communication est longitudinale et des portes sont dans les murs de refend. De larges escaliers à double rampe occupent le fond des cages et sont précédés d'un vaste vestibule.

En 1845, un nouveau quartier de cavalerie voit le jour, la caserne Foyer Curial. Il s'agit d'un ensemble de deux bâtiments de 120 m. de long, à deux niveaux et construit suivant la circulaire du 8 novembre 1843. Au rez-de-chaussée, les écuries abritent 264 chevaux et à l'étage, le casernement loge les cavaliers.

En 1846, la construction du canal de la Marne-au-Rhin amène à étudier son intégration à l'appareil défensif. Le fossé, entre les bastions 42 et 43, sera noyé et, afin de prendre en enfilade le passage du canal, une casemate appelée " canonnière " le surmonte et permet



le passage de la voie d'eau à travers un ouvrage entourant le bastion : la contre-garde. Cette dernière vient s'adosser à une demi-lune construite en avant de la porte de Metz.

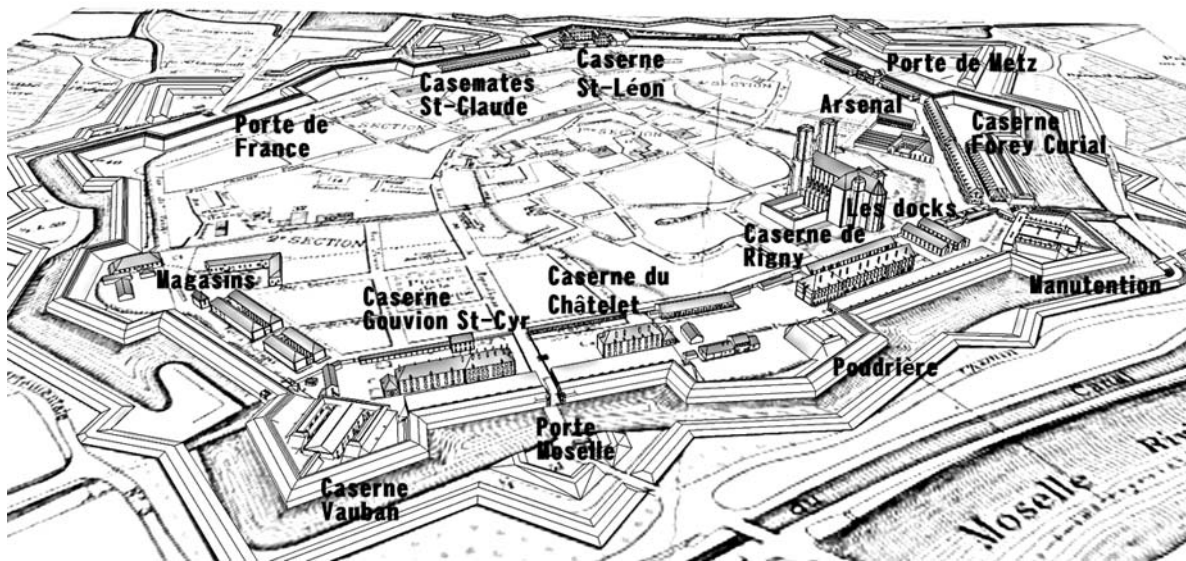
Cet effort important se conjugue avec un accroissement de la capacité des pièces et un nouveau magasin à poudre s'avère indispensable. De 1833 à 1839, le bastion 46 voit se construire un important magasin à entresol de 1498 barils. Parallèlement, un nouvel arsenal est organisé dans un bâtiment proche, en face de l'hôtel de ville.

En outre, le manège du bastion 39 devient couvert et un manège circulaire extérieur y est aménagé. Le Génie organise également un magasin au bois, rue des Artisans. De même, une manutention est construite dans le bastion 46.

À la veille de la guerre de 1870, une série de casemates est construite, en 1868, vers la caserne Saint-Léon et la porte de Metz. Il s'agit de magasins à l'épreuve. Alors qu'un programme de construction de forts détachés était en cours à Metz et Langres, Toul est loin de figurer dans les priorités.

Toul, de Vauban à Séré de Rivières : le noyau central

À la suite de la guerre de 1870, l'enceinte de Toul, loin d'être déclassée comme dans bien d'autres villes, va connaître, curieusement, une nouvelle destinée militaire. Alors que l'expérience de la guerre démontrait l'obsolescence de ces enceintes urbaines, on conserva les fortifications Vauban pour les faire évoluer et on construisit de nouveaux bâtiments à l'épreuve des pièces d'artillerie. Toul devient un fort à



l'échelle de la ville. La ville est pourvue d'une citadelle, le fort du Saint-Michel et d'une place avancée, le fort de Villey-le-Sec. Ces trois pôles défensifs ferment et contrôlent le débouché de la Moselle ; ils en forment le verrou principal jusqu'en 1887.

Deux notions essentielles sont à prendre en compte dans cette évolution : l'artillerie qui devient importante et l'accroissement de l'effectif. Si, dans un premier temps, le rôle donné à la ville intra-muros est purement défensif, il évolue rapidement vers une infrastructure de soutien. Les services administratifs et de commandement, les magasins et les établissements logistiques se développent au rythme où s'accroît la garnison. La taille des magasins augmente, les services de la Concentration et de la Manutention doivent fournir de plus en plus.

La deuxième notion concerne l'évolution du corps de bataille qui se reconstitue peu à peu. Les lois de 1874 sur le service militaire, la réorganisation de l'encadrement et des effectifs, permettent de combler le retard sur l'Allemagne. Cette nouvelle armée prend de l'importance au point qu'à un moment la question des fortifications deviendra secondaire. Sur la ville, quatre régiments font partie du corps de bataille en 1914 et la quittent à la mobilisation. Cela représente 30 000 hommes.

Dans ces conditions, les remparts deviennent vite exigus et, dès 1878, un nouvel arsenal est mis en construction entre la voie ferrée et le canal. Il s'agit de



profiter des conditions modernes de transport. À partir de 1880, on construit principalement en extérieur : nouveaux magasins à poudre, casernes, parcs à fourrage ...

L'espace militaire évolue en se densifiant et surtout en intégrant les nouvelles normes. Si la structure



du rempart évolue peu, on y adapte les crêtes de feu aux nouvelles pièces d'artillerie. Au nombre de 82, cet armement est comparable à celui d'un grand fort Séré de Rivières. Par contre, la défense s'effectue depuis le rempart car on n'y organise pas de caponnières.

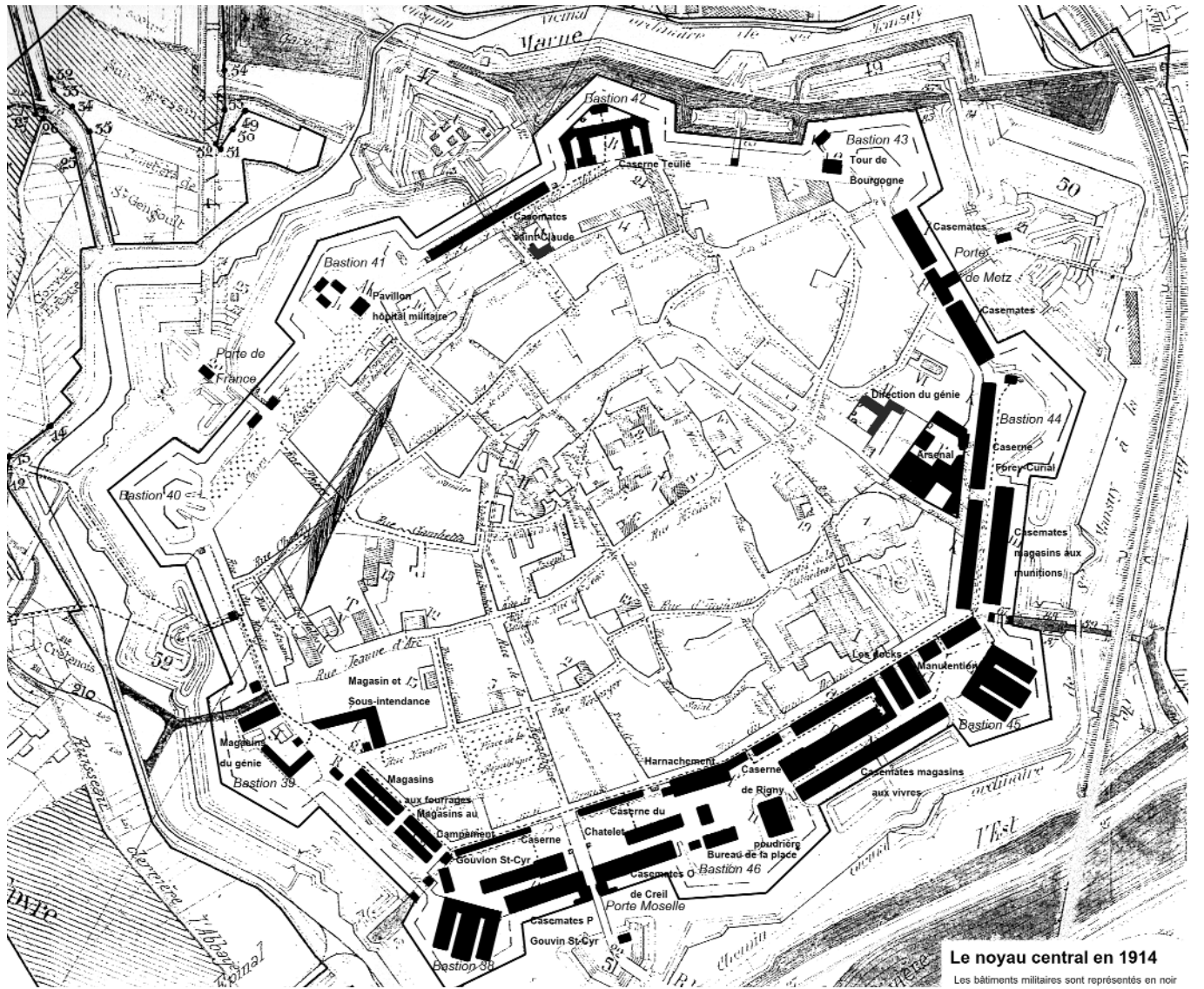
Deuxième volet de cette organisation, c'est la réutilisation des casernes existantes et leur transformation. Si les grandes casernes étagées sont réutilisées en l'état, celle de Rigny est même agrandie. Elles connaissent cependant des affectations nouvelles et sont complétées par de nouveaux bâtiments. Un mess pour les officiers est construit derrière la caserne Rigny et des bâtiments annexes voient le jour, principalement le long du quai Drouas. Ils servent d'écuries, de hangars ou accueillent des services annexes. Le plus

important d'entre eux est un nouveau manège (60 m. par 15 m.) pour le quartier de cavalerie.



TOUL - Cour - Intérieur de la Caserne de Crail
 Le 27 Drouas au Manège

Photo des Magasins d'Armes, 811 - Toul

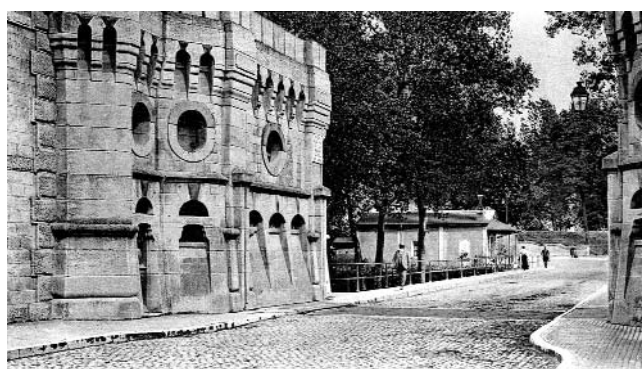


Le noyau central en 1914
 Les bâtiments militaires sont représentés en noir

L'ancien manège du bastion 39 devient un colombier militaire et on lui adjoint quelques bâtiments servant de magasin central. Les anciennes écuries sont transformées en magasin pour l'habillement. Toute une zone de stockage se dessine avec les hangars du parc à fourrage.

La caserne du Châtelet accueille, en partie, le 39^e régiment d'artillerie entre 1884 et 1910. Mais ce secteur va être complètement remanié avec la réorganisation de la porte Moselle et la construction de casemates attenantes, dites de Creil en 1882. Afin de bénéficier d'un passage plus large et de manœuvrer ainsi plus facilement avec les troupes ou le matériel stocké à l'intérieur de la place, on élargit le passage pour que les convois puissent se croiser. C'est, en fait, une opération globale d'aménagement avec la construction de deux casernes à l'épreuve à deux niveaux. On y trouve l'intendance des subsistances et des corps de troupes.

L'ancienne porte est rasée, supprimant ainsi le passage voûté. Une nouvelle architecture est donnée à cette porte avec une décoration perfectionnée dans la mode du moment. Ainsi fleurissent faux mâchicoulis et créneaux d'inspiration moyenâgeuse, traduisant ainsi le prestige militaire de la ville. La coupure est assurée par deux grilles sortant latéralement des murs, et un pont à effacement latéral découvrant une fosse. Ainsi la fonction défensive de la porte n'était pas occultée.

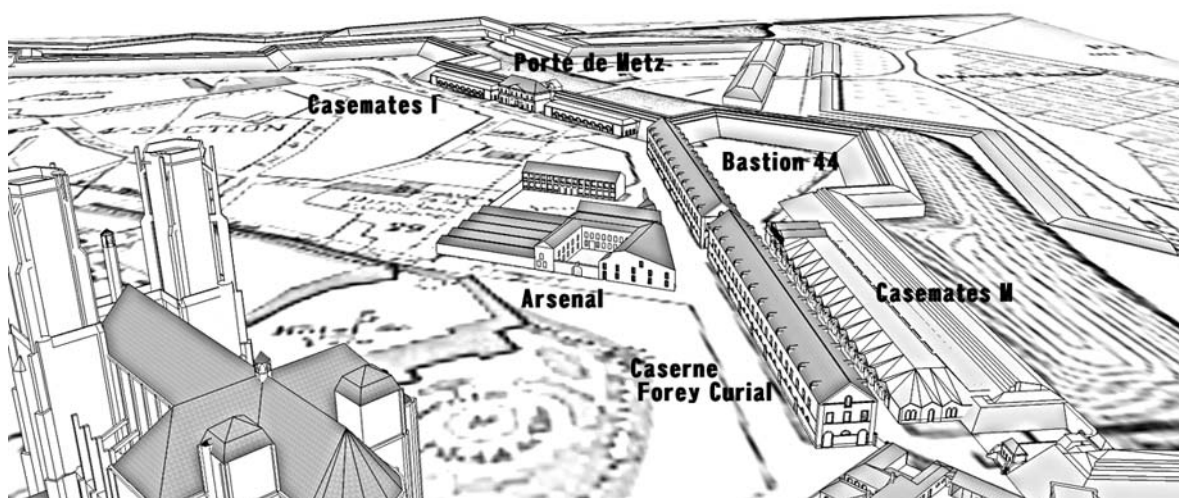


Maison des Magnats Héault, Adm., Toul

25. - TOUL. - Porte Moselle

Une opération identique de reconstruction fut menée à la porte de France mais sans les casernements. Ainsi le passage de la Nationale 4 à travers la ville s'en trouva facilité. Par contre, la porte de Metz resta en l'état. Elle était facilement évitable par deux chemins contournant la place, mais placés sous les feux des pièces de rempart.

Les deux casernes voûtées des bastions 38 et 45 vont être transformées par la construction de deux ailes, formant ainsi deux petites cours intérieures en puits. Le toit y est supprimé et remplacé par une épaisseur de terre supplémentaire. Ces bâtiments sont mis à la norme en 1877 et vont abriter des services centraux. La caserne Vauban est occupée entre 1890 et 1901 par les compagnies de mobilisation et les magasins détachés du 26^e RI et 69^e RI.



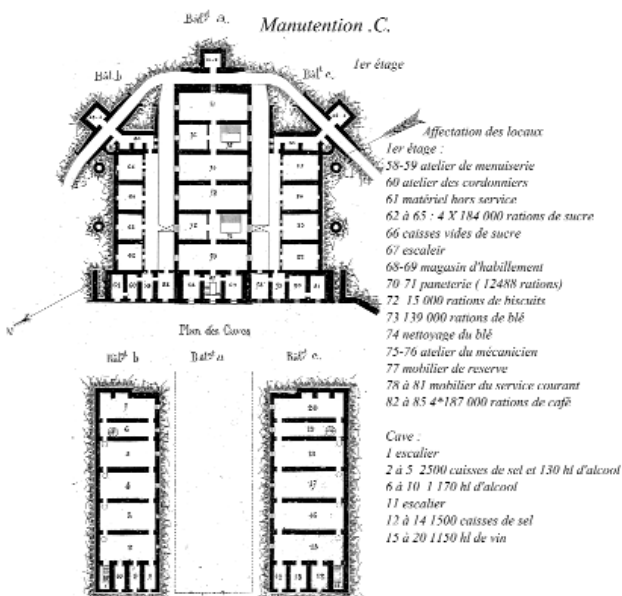
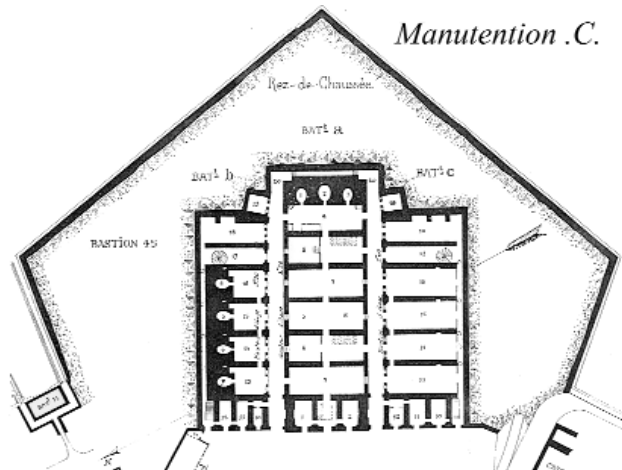
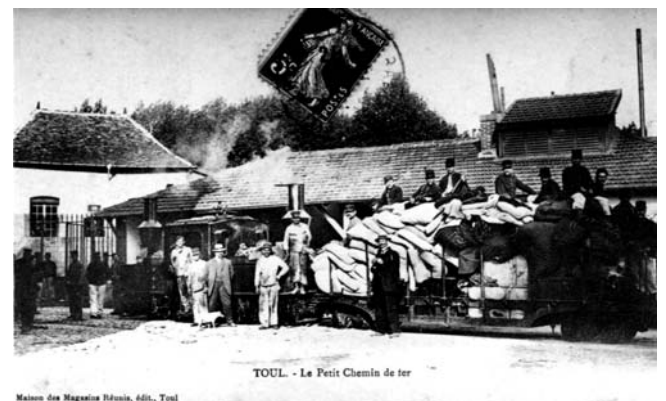
Toul en 1900 : vue de la caserne Forey-Curial, de l'arsenal et de la porte de Metz. Casemates à munitions construites sur les deux fronts.

La caserne modèle 1843 du bastion 45 est exploitée par le service de l'intendance ; on y fabrique principalement le pain. Elle devient la Manutention. Les bâtiments annexes servent de stockage.

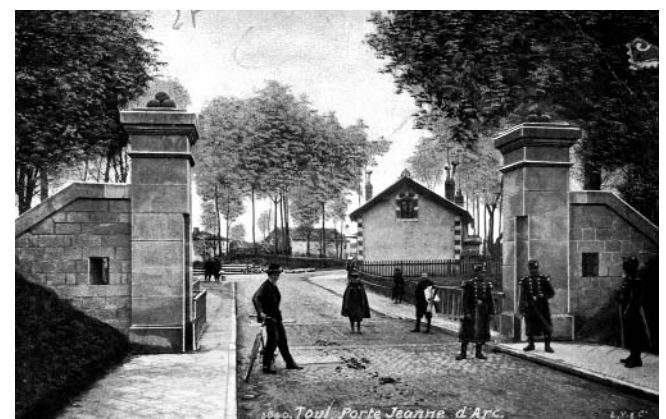


Un autre bâtiment sera également modernisé, il s'agit de la poudrière qui va être recouverte d'un épais matelas de terre. Enfin, une série de casemates sera construite entre les bastions 43 et 44, 44 et 45, 45 et 46 de 1875 à 1878. Elles servent de stockage à l'épreuve et sont construites selon la même norme que celle des forts. Si tous ces magasins sont des locaux propres au corps de place dans les années 1875-1880, leur affectation évolue vers une utilisation centrale de logistique et de soutien à partir de 1883. La ligne de front qui n'était qu'à 750 m. du rempart se trouve largement repoussée à partir de la construction du fort de Gondreville. On construit également des docks à proximité ; il s'agit de deux grands bâtiments de stockage pour les vivres, à deux niveaux et à l'architecture intérieure particulière. L'ensemble est supporté par de nombreux poteaux.

En 1888, l'arrivée du chemin de fer militaire à voie de 0,60 m. renforce cette idée d'infrastructure logistique. La voie y pénètre par une nouvelle entrée aménagée à la Sortie des eaux.



En 1901, la porte Jeanne d'Arc relie directement les nouvelles casernes. Elle va desservir le cœur de la place.



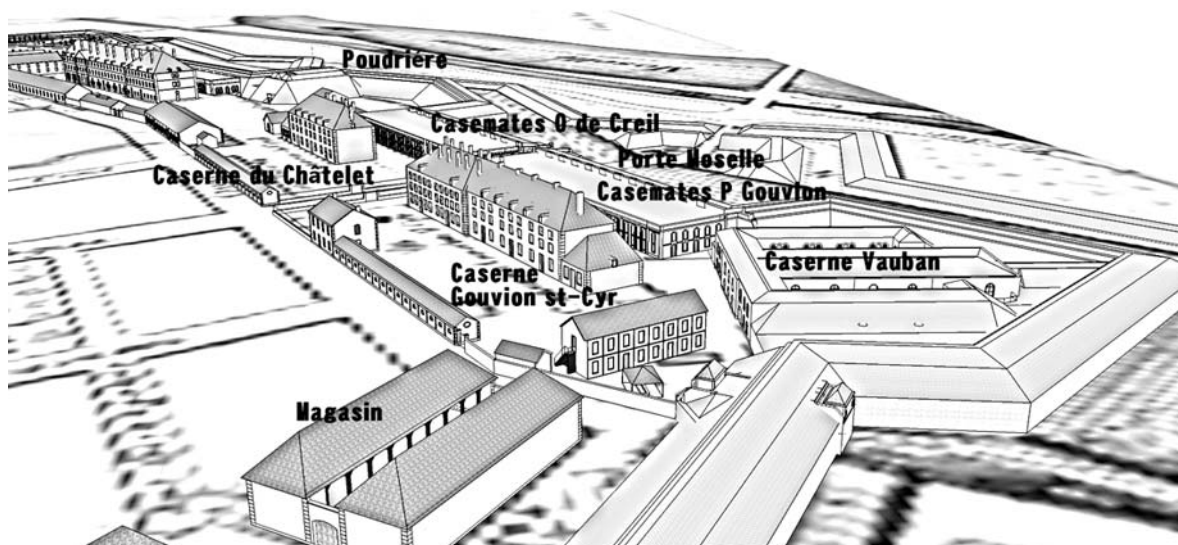
Ce noyau central ou corps de place est donc particulièrement développé à Toul car l'existence du quartier militaire a permis de construire ou de renforcer des structures existantes. L'absence de citadelle comme à Verdun et la proximité de la ligne de défense, contribuent à transformer l'enceinte de ville en un véritable fort. Les normes appliquées y sont identiques. Toutefois, dans le schéma de défense, il était nécessaire d'occuper une position particulière : le mont Saint-Michel, butte témoin proéminente située à 1,5 km. du centre-ville et à 100 m. au-dessus d'elle.



La porte de France



Cliché Rio, Toul



Toul en 1900, le front Moselle

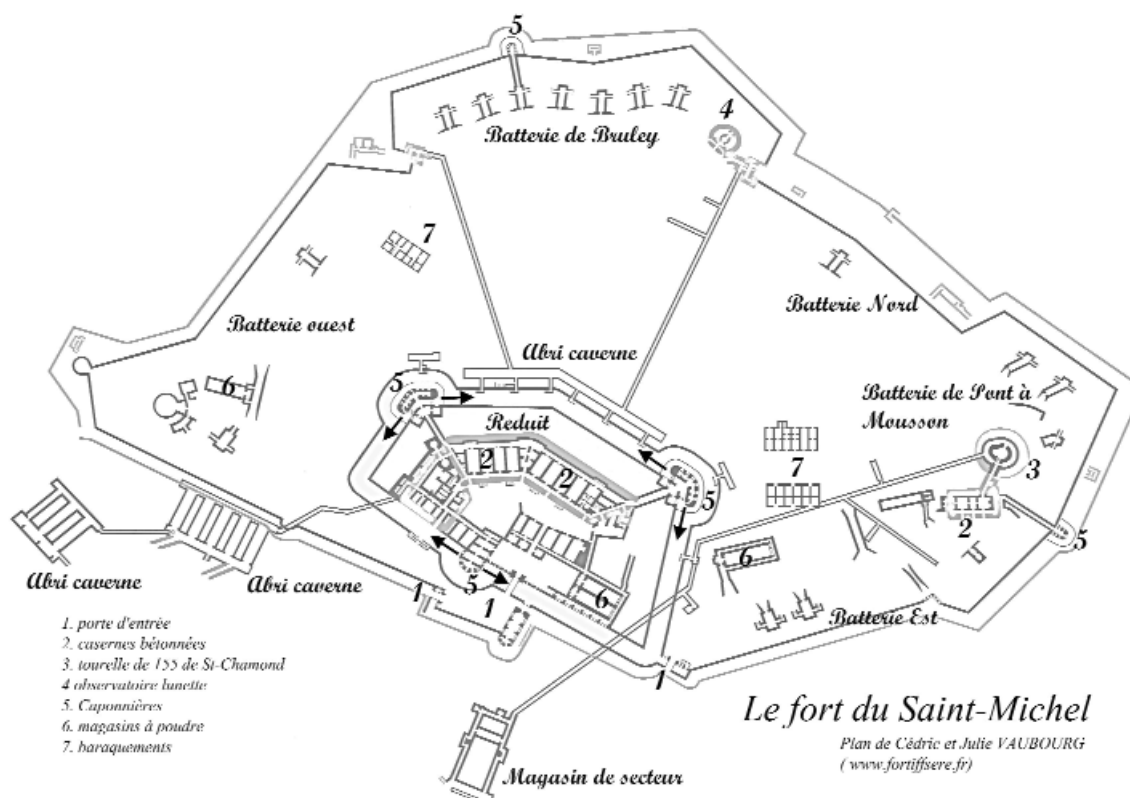
La citadelle de Toul : le fort du Mont-Saint-Michel

La situation du Saint-Michel est effectivement exceptionnelle et son occupation était incontournable. Si, jusqu'en 1885, il fait partie du périmètre défensif, l'extension de ce dernier en 1887 à la forêt de Villey-Saint-Etienne le place dans une situation centrale et il forme, avec l'enceinte modernisée du centre-ville à partir de 1890, le « noyau central ». Comment ne pas parler alors de Citadelle ?

Les travaux qui commencent en septembre 1874 visent à occuper un plateau et pour cela une enveloppe va être créée en périphérie afin de protéger un ensemble de batteries d'artillerie pour battre dans trois directions principales. Un réduit, véritable petit fort polygonal, couvre ces batteries et contient l'infrastructure pour la garnison, deux magasins à poudre et tous les locaux annexes. L'artillerie y est placée sur le toit du casernement qui constitue une crête unique et les fossés sont protégés par trois caponnières. L'enveloppe est constituée d'un mur pseudo bastionné pour partie ou flanqué de tours pour les autres tronçons. Ce mur d'enceinte confère donc au fort une originalité qui n'est pas sans rappeler les anciennes forteresses.



Les batteries d'artillerie sont organisées sous forme de batterie de campagne, une tranchée dessert différents emplacements de pièces. Seule la batterie Est dispose d'une protection supplémentaire puisqu'un talus, formant un parados, la protège des coups de revers. On a d'ailleurs pu y construire un magasin à poudre, une citerne et un petit casernement. L'armement en 1876 est constitué de 76 pièces d'artillerie dont deux canons de 240, puissantes pièces. La situation très dominante leur conférait une action supérieure.



En 1887, l'extension du périmètre de défense vers le nord-est change la situation du fort. Il devient le réduit de la place et concentre les fonctions d'observation et de soutien. Le gouverneur y est d'ailleurs présent. On construit de grands abris-cavernes sur les pentes regardant Toul. Ils sont reliés entre eux par des escaliers et, au fort, par une galerie débouchant dans un casernement en béton spécial, tout juste construit. De même, on bétonne le grand casernement du front de tête du réduit et on construit un abri-caverne dans le mur de contrescarpe de ce même front.

Parallèlement, on construit un magasin à poudre central et un magasin de secteur dans la pente. Le relief favorise l'émergence d'organisation en caverne et la butte est creusée par des organisations finalement similaires à celle de la citadelle de Verdun. Un entrepôt frigorifique verra également le jour à côté du magasin à poudre et le magasin de secteur sera relié au fort par un monte-charge. Une galerie sera même aménagée pour relier la coupole d'artillerie. Cette tourelle, dite de Saint-Chamond, est un prototype d'expérience réutilisé dans le fort. Simplement tournante, elle comporte deux canons de 155. Lors de cette première modernisation, dans les années 1890, le fort n'est plus seulement une grosse batterie dominant la plaine toute proche, c'est un pôle fortifié qui s'étage sur la colline, des structures de soutien aux crêtes d'artillerie. On renforce, à cette époque, la muraille par la construction d'une grille défensive sur un épais mur en béton par devant l'escarpe originel.

On complétera le dispositif dans les années 1900 par des abris de remparts pour l'infanterie et par le bétonnage des deux sorties d'infanterie qui seront reliées par une galerie à l'abri-caverne du réduit. Il n'y aura pas d'autres travaux et la refonte de l'ouvrage est restée à l'état de projet et de réflexion. On y envisageait l'installation de tourelles supplémentaires et la construction d'un réseau de galeries pour les desservir, mais les priorités se sont portées sur la ligne principale de défense. Effectuons un petit retour en arrière.

La crise de l'obus torpille de 1885 : la fin de la fortification Séré de Rivières ?

Tout va de plus en plus vite en cette fin de XIX^e siècle et l'adoption de la mélinite dans le chargement des obus confère à l'artillerie une nouvelle puissance : plus vite, plus rapide, plus fort. Et quelle stupéfaction ! Le premier fort qui servit d'expérience présenta de sérieux dégâts : casemates éventrées, magasins à poudre percés, emplacements d'artillerie bouleversés. Fallait-il à nouveau conclure à la faillite de la fortification ?

Non ! car cela n'était qu'une demi-surprise. On consacrait la fin définitive d'une époque peut-être plus rapidement que prévu. Les remèdes étaient connus : le béton et les cuirassements déjà utilisés pour d'autres raisons. Les ingénieurs se remirent à l'ouvrage ; il fallait définir les bons dosages de béton, il fallait faire des essais et surtout protéger l'artillerie par la conception de nouveaux cuirassements. Cela allait prendre du temps.

La première mesure consista à sortir l'artillerie des forts, devenus des nids à projectiles et à la répartir dans les intervalles. Cette décision est fondamentale car elle rétablit la courtine dans la nouvelle enceinte. En effet, les forts Séré de Rivières concentraient la défense et les intervalles n'étaient finalement pas fortifiés. À partir de 1887, la construction de batteries nécessitait également de les protéger par des ouvrages d'infanterie ou des éléments défensifs supplémentaires. Il fallait également les ravitailler et pour cela le chemin de fer à voie de 0,60 m. apporta en 1888 la réponse idéale à la problématique des transports. L'infanterie devait pouvoir être abritée et des abris d'intervalle furent construits. Un ensemble d'organisations voit le jour en quelques années et une infrastructure de soutien redessine le paysage toulousain : des chemins se créent, des forêts sont rasées, des talutages sont effectués...

Mais à Toul, la modification la plus spectaculaire est l'extension importante du périmètre défensif et l'occupation de la forêt de Villey-Saint-Etienne. Des batteries d'artillerie soutiennent une ligne de défense constituée des nouveaux ouvrages à profil triangulaire (fossé sans caponnière). Les ouvrages de Vieux-Canton et de Bouvron voient rapidement le jour en

août 1887 et seront même renforcés, en 1896, par les premières tourelles de 57 mm à éclipse, produites à quatre exemplaires seulement. Ils constituent les points d'appui de ce nouveau secteur qui fera l'objet d'un renforcement considérable dans le programme 1900 avec la construction d'ouvrages en béton armé : la Cloche (1902-1906), Francheville (1908-1910) et le Mordant (1906-1909). Mais on retient surtout la construction du fort du Vieux-Canton (1906-1909), prototype du fort moderne qui fait référence, avec son artillerie sous tourelle et ses profils parfaitement défilés. Encore une fois, ces ouvrages ne sont que le support de l'artillerie et ils sont organisés en fonction des impératifs de flanquement. Suite à l'apparition des canons à tir rapide et surtout du 75 en 1897, on organise une densité de feux d'artillerie à base de ces pièces de petit calibre qui vise à appuyer l'ouvrage voisin et l'intervalle. Sur 7 km, sept tourelles de 75 et trois casemates de Bourges, assurent ce rôle, placées généralement dans un angle de l'ouvrage (sauf les tourelles de 75 de la Cloche et de Vieux Canton Est qui font du tir frontal). Difficile de percer et surtout de s'y maintenir sans réduire au silence l'ensemble de la position. Celle-ci comprend des ouvrages d'infanterie composés de petits casernements et contrôle un point particulier. En outre, à peu de distance en arrière de la ligne de défense, on construit, en 1899 puis en 1908, des abris de combat pour une compagnie ou une demi-compagnie, permettant de reposer et de protéger les troupes d'infanterie d'intervalle.

Enfin, une position de soutien, composée de batterie d'artillerie et de magasins divers, s'établit en arrière de la position et vient assurer la contre batterie nécessaire ainsi que l'approvisionnement et le soutien de la première ligne. C'est donc une véritable infrastructure de guerre moderne qui est construite sur le secteur le plus menacé de la place et qui est très représentative de l'évolution des techniques pour contrer la puissance des feux d'artillerie : dispersion et protection des organes d'artillerie. Par contre, les autres secteurs sont déjà occupés par des forts et la modernisation va se traduire par un renforcement des ouvrages existants. Une première étape de modernisation s'effectue de 1888 à 1892 par la construction de casernes en béton spécial (béton non armé) pour abriter une partie la garnison et une transformation des ouvrages, à partir de 1900, sous l'impulsion de la Haute Commission des Places Fortes et qui modifie le visage

des forts. Ces travaux visent à construire des casernements en béton armé reliés aux organes de défense par des gaines protégées. Ces organes sont constitués par les tourelles d'artillerie ou mitrailleuses, par les coffres qui remplacent les caponnières et par des sorties d'infanterie sur les dessus de l'ouvrage. On modifie également le profil des ouvrages et on arase les anciennes crêtes jugées trop voyantes.

Parallèlement, on développe l'intervalle avec des batteries d'artillerie protégées par des ouvrages d'infanterie. Une solution particulièrement avantageuse fut trouvée à Toul prenant en compte la présence des côtes sur les trois secteurs de Blénod-Domgermain, Ecrouves-Lucey et Barine-Saint-Michel : la casemate caverne. Que ce soit un abri pour les hommes ou un magasin de batterie relié par ascenseur, elle procurait un abri sûr au plus près de la ligne de défense. De même, des ouvrages d'infanterie seront construits et l'un d'eux sera même transformé en fort (le Chanot) pour constituer un point d'appui en rive gauche de la Moselle face à Villey-le-Sec.

Toul, classée en première urgence, se modernise sur tout son périmètre et présente, en 1914, une densité de feux d'artillerie cohérente. L'organisation de la place était la suivante :

Noyau central : Saint-Michel et corps de place : Toul
Secteur nord-ouest : Ecrouves-Lucey
Secteur nord-est : La Cloche-Bouvron-Vieux-Canton
Secteur est : Villey-le-Sec et Gondreville
Secteur sud : Le Tillot- Chanot
Secteur sud-ouest : Blénod-Domgermain

Le périmètre de la place est ainsi d'environ 45 km. et s'il fallait l'attaquer, les batteries ennemies ne pourraient être positionnées qu'à une distance de 5 km. représentant une circonférence de 75 km. En considérant que trois équipages de siège étaient nécessaires pour l'investissement de la place et que chaque équipage n'occupe que 8 km. de front, on peut en déduire que seul 1/3 de la circonférence pouvait être maîtrisé dans des conditions classiques. L'investissement total nécessitait des moyens particuliers et n'aurait pas laissé d'autres alternatives à l'Allemagne que d'y consacrer toute son énergie ? C'était laisser à l'armée française de campagne toute liberté d'agir.

